

---

**NOTES**  
POUR SERVIR  
A  
**L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION**

**DANS LE SUD  
DE LA PROVINCE D'ALGER**

**EN 1864**

---

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128 et 129)

---

Ces obstacles, on le voit, ne sont pas d'un accès facile, et nous pensons que si l'on avait à en faire l'attaque, eu égard surtout au pays qui les entoure, il faudrait, pour mener cette opération à bonne fin et sans trop de pertes, qu'elle fût tentée avec le secours de deux ou trois colonnes.

Le général Yusuf a donc accordé l'aman aux rebelles du Djebel-'l-Amour, tout en laissant au commandant de la province d'Oran, de qui ils relèvent administrativement et politiquement, son droit de punir et de régler les affaires de cette partie de son commandement. Il ne faut donc plus songer à combattre.

Pour faciliter aux gens d'El-R'icha leur rentrée dans leur ksar, le général porte son camp à quinze cents mètres au sud de ce village. Toute la colonne fut enchantée de quitter cet affreux bivouac, et cela d'autant mieux que nous pensions rester plusieurs jours sur le pays pour recevoir la soumission des tribus

retardataires, et y attendre l'agha Ed-Din, qu'on annonçait comme devant venir lui-même se mettre à la disposition du général Yusuf, et traiter de la soumission de son aghalik tout entier. Du reste, cet agha avait déjà fait, pour son compte, dès le 13 mai, des ouvertures de soumission au général Deligny, et cet officier général lui avait donné connaissance des conditions auxquelles il lui accorderait l'aman.

Le 1<sup>er</sup> juin, le général adressait à sa colonne l'ordre suivant :

« Soldats !

« Je suis venu à El-R'icha avec l'espoir de livrer un combat.

« Je n'ai trouvé dans El-Gâda qu'une population épouvantée de femmes, d'enfants, de vieillards, avec quelques troupeaux.

« Tout ce monde ne demandait que grâce et pardon ; un coup de main sur de pareilles gens n'était digne ni de vous, ni de votre général.

« Votre présence seule ici fait rentrer tout le Djebel-'l-Amour dans l'ordre : c'est autant d'ennemis que vous enlevez à vos camarades de la division d'Oran.

« C'est encore une belle tâche.

« Au bivouac d'El-R'icha, le 1<sup>er</sup> juin 1864.

« *Le général de division commandant la colonne  
expéditionnaire du Sud,*

« Signé : Yusuf. »

Cet ordre, qui ne laissait plus d'espoir de combattre, fut reçu l'oreille basse par les ardents, et Dieu sait s'ils étaient nombreux. Ils ne se plaignaient évidemment pas qu'on eût renoncé à attaquer des femmes et des enfants ; mais ils étaient furieux de ne pas avoir trouvé de résistance de la part de gens si bien situés pour se défendre. Chacun finit par en faire son deuil ; seulement, les Amouriens perdirent singulièrement dans l'estime de nos soldats : ce n'était plus pour eux que de la canaille.

A la date du 31 mai, le général Deligny était à Aïn-'l-Orak, entre Géryville et El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh. Les populations, se voyant enlever les eaux par le commandant de la division d'Oran, paraissaient avoir renoncé à la lutte armée, et, déjà, elles

avaient fait quelques offres de soumission. Il était évident que la misère commençait fortement à leur faire sentir ses griffes ; leurs troupeaux mouraient littéralement de faim et de soif, et le Sud moyen ne pouvait, dans cette saison, leur présenter aucune ressource.

En fermant aux rebelles la région des eaux et des fourrages, on les amènera inévitablement à composition ; mais il faudra bien se garder de remonter vers le nord avant d'avoir obtenu sérieusement ce résultat.

Du moment que les populations du Djebel-'l-Amour étaient rentrées dans l'ordre et qu'elles avaient accepté les conditions du général Deligny, il ne nous restait plus qu'à nous retirer, et à laisser au commandant d'Oran le soin de terminer cette affaire comme il le jugerait convenable.

Le lendemain, 2 juin, la colonne du général Yusuf remettait le cap sur Aïn-Madhi en reprenant le défilé de l'ouad Er-Reddad ; à deux heures de l'après-midi, nous dressions nos tentes devant le ksar des Tedjini, et sur notre ancien emplacement.

Les gens d'El-Maïa, ksar situé à 14 kilomètres à l'ouest de Tadjrouna et à 50 d'Aïn-Madhi, devaient avoir la conscience — en supposant qu'ils en fussent pourvus, — quelque peu bourrelée. Leur conduite, dans ces derniers temps, n'avait pas été d'une limpidité parfaite. La djemâa de ce ksar était bien venue à Tadjrouna jurer au général, par tous les livres sacrés, qu'elle n'avait aucun reproche à se faire, et que l'accusation portée contre elle d'avoir livré des grains aux rebelles n'était pas fondée, et les représentants de ce ksar auraient même mis tant d'indignation dans leurs dénégations, que, pour quelqu'un qui n'eût pas connu les Arabes, ces Maïens devaient être blancs comme neige et purs de toute *chithanerie* (1). Il paraît cependant que le mensonge avait souillé leurs lèvres, et que leur culpabilité ne pouvait pas faire l'ombre d'un doute. Comme circonstance atténuante, il faut dire que ces honnêtes Maïens s'étaient trouvés dans une situation fort incommode : du cercle de Géryville, à la main de l'ex-

---

(1) De *chithan*, Satan, diable. Mot employé en Algérie pour exprimer toute action diabolique, toute intrigue, etc.

bach-*agha* Sid Sliman-ben-Hamza, touchant aux Oulad-Sidi-Ech-Chikh-ech-Cheraga, avec lesquels ils sont en relations journalières, il leur était difficile, dans ces conditions, de ne pas donner un peu à gauche, et nous croyons même qu'aux tellis de grains fournis aux rebelles, ils avaient dû joindre une poignée de leurs fantassins; car on retrouvait dans leur ksar des fusils ayant appartenu aux héroïques soldats de Beauprêtre. Ceci était moins pardonnable.

Le général pensa donc qu'il était utile, puisqu'il les avait sous la main, de châtier les Maïens de façon à leur laisser le souvenir de la leçon. La cavalerie régulière et les goums, aux ordres du colonel Abdelal, partent dans la soirée du 2 juin en prenant une direction ouest. Au point du jour, et sans que l'éveil eût été donné, nos cavaliers tombaient sur le ksar d'El-Maïa, qu'ils surprenaient, et le commandant de la colonne le livrait aux goums, qui le razièrent avec tout l'art qu'ils savent mettre dans ce genre d'expédition, c'est-à-dire aussi radicalement que possible.

La cavalerie rentrait au camp d'Aïn-Madhi dans l'après-midi du 3 juin, après avoir fait une marche de plus de quarante lieues en trente-six heures.

Ce vigoureux, hardi et rapide coup de main faisait le plus grand honneur à notre belle et brave cavalerie.

Au moment où nos cavaliers rentraient au camp, l'*agha* Ed-Din y arrivait de son côté, suivi de sa *gada* et d'une faible escorte : il venait apporter la soumission complète de son pays, et s'en remettre, pour son compte, à la générosité du représentant de la France. Il acceptait et s'engageait à faire accepter par toute la montagne les conditions qui lui avaient été dictées par le général Deligny; il se faisait fort, en outre, d'employer son influence pour ramener dans le devoir diverses tribus du cercle de Géryville, les Oulad Sidi-En-Naceur, les Touafir, voire même celle des Harar, du cercle de Tiaret, dont il garantissait la soumission absolue.

Nous avons avancé plus haut qu'en ne détachant pas sa cause de celle de ses populations, Ed-Din avait pris le parti qui, alors, était le plus sage; nous voyons, aujourd'hui que la fièvre de la rébellion est calmée, de quelle utilité nous est cet *agha* dans

l'œuvre de la pacification. Pour nous qui, depuis plus de douze ans, le connaissons personnellement, Ed-Din ne pouvait être un rebelle : ça n'a jamais été l'homme des aventures de guerre, un homme de poudre et de chabir ; il avait, au contraire, cette raison froide, calme et calculatrice qui se pose en barrière aussi bien aux entraînements de la tête qu'à ceux du cœur ; c'était l'homme des voies conciliatrices, c'est-à-dire l'antithèse de son frère Djelloul, qui, de son vivant, avait été l'homme de toutes les violences.

Ed-Din est un grand vieillard portant parfaitement ses soixante ans. Il a dans l'œil la finesse du diplomate mêlée à une sorte de bonhomie qu'il ne faudrait pourtant pas trop prendre au pied de la lettre ; il étudie son homme avant de se livrer ; — c'est sage en pays arabe ; — toujours maître de lui, il ne tend le fer qu'à bon escient. Ed-Din n'est pas un fanatique ; il nous connaît depuis 1846 que sa montagne est soumise ; il sait que nous sommes forts, indéracinables, et que lutter contre notre domination, c'est folie ; il l'a répété sur tous les tons à ses administrés ; mais le souffle de la rébellion avait passé sur eux, et ils n'ont pas entendu sa voix. Ed-Din explique, du reste, toute sa conduite au général Yusuf, et ses moyens de défense ne sont pas absolument dépourvus de valeur.

Ed-Din quitte notre camp le lendemain, 4, pour aller rejoindre le général Deligny, et tenter de lui ramener les Harar.

Maintenant que, dans la province d'Oran, les rebelles paraissent avoir renoncé à la lutte armée, que la soumission du Djebel-l-Amour était complète, la présence de notre colonne expéditionnaire devenait sans utilité dans l'ouest de la division d'Alger ; il y avait lieu, dès lors, de la porter entre Laghouath et Djelfa, où il restait à punir quelques fidélités plus que douteuses, des désobéissances parfaitement caractérisées, des lenteurs calculées à répondre aux ordres donnés ; il y avait, enfin, un arriéré à régler avec quelques tribus du cercle de Boghar, qui s'étaient plus ou moins compromises au début de l'insurrection.

Le 5 juin, la colonne levait son camp d'Aïn-Madhi, et prenait sa direction dans l'Est, en longeant, à quelque distance, le pied du versant sud du Djebel-l-Amour. Nous passons sur le point où fut livré le combat du 27 mai contre les Ghemantha : une

nuée de vautours décrivent lentement leurs spirales à trois ou quatre cents mètres du flanc de la colonne : c'est un festin de rapaces ; ils font chère-lie depuis dix jours de quatre cadavres restés sans sépulture. Leur vol allourdi indique qu'ils sont repus. Nous approchons ; quelques-uns de ces affreux oiseaux, attablés sur le cadavre même, déchirent et mettent en lambeaux un fouillis d'intestins ; d'autres, accroupis sur un ventre excavé, effondré et béant, le cou retiré et la tête appuyée sur le jabot, attendent, immobiles, l'aile pendante et l'œil couvert, l'achèvement de la digestion pour pouvoir recommencer. Horreur et infection !

A neuf heures, la colonne reprenait son ancien camp des Ghe-mantha, et chacun s'établissait auprès du gourbi de roseaux qu'il avait laissé.

Ce camp, notre ancien Eden, avait considérablement perdu de ses charmes ; ce n'était plus qu'une immense dune de sable dispersée et éparpillée par les vents ; ce n'étaient plus que détritiques de toute nature exhumés par la tempête, et empoisonnant l'air de leurs infectes odeurs ; les gourbis étaient abattus, ou découronnés de leur toiture, ou penchés comme la tour de Pise ; tout cela est desséché, grillé, recroquevillé. L'eau de l'ouad Mzi était piétinée, bourbeuse ; — le soleil en avait beaucoup bu depuis quelques jours ; — quant à la forêt de tamarix et de roseaux, c'était plus qu'une désolation.

Le 6 juin, le temps est atroce ; c'est le désordre prédit pour le dernier jour du monde : le ciel est une fournaise ; c'est le désert qui déménage, et qui a chargé le vent de transporter ses sables sur ses ailes de feu ; la plaine est balayée, lissée, vernissée. On ne respire plus : on étouffe ; les cheveux s'ensablent et s'horripilent ; du sable partout, dans les yeux, dans les oreilles, dans la bouche, dans les narines ; des bouffées de chaleur sorties de quelque soupirail de l'enfer vous assaillent à vous renverser. La peau se dessèche et semble se retirer et se racornir ; les glandes salivaires sont taries ; la gorge est brûlante. On a soif ; mais les eaux sont chaudes ; on boit pourtant, mais sans se désaltérer, et l'on boit encore, toujours ! Comme à Tadjrouna, les vents mènent la valse des trombes ; elles se rencontrent, se

heurtent, tirebouchonnent les tentes, qu'elles déracinent : on n'a plus rien à soi, vêtements, papiers précieux, le vent vous ravit tout : tout cela se confond, tourbillonne dans l'air, lettres d'amour, serments, billets de banque, prose plate de créanciers, sollicitations pressantes, dévouements frelatés, articles de journaux ; autant en emporte le vent ! La tempête continue sa marche terrible, implacable : les tamarix craquent, les roseaux sifflent, la halfa gémit. Tout paraît terreux, jaune sale ; le ciel est voilé, le soleil est terni et semble un plat d'étain mal écuré. Les chevaux tournent bravement la croupe à la tempête ; ils attendent la fin de tout cela, la queue avalée, les oreilles couchées, les yeux mi-clos. Malgré cela, les lazzis ne cessent pas dans les tentes qui résistent ; on s'y moque de la tempête, on l'insulte ; on dit pis que pendre du pays, des Bédouins, qui sont cause qu'on y est, et de ceux — mais c'est en riant — qui vous y envoient : « Chien de pays !... Sale pays !... Ce n'est pas un pays ça !... Je n'y mangerai pas ma retraite !... Le bon Dieu n'y est jamais venu, bien sûr. » Quelle misère ! et comme il faut aimer la France et sa profession pour accepter tout cela sans se plaindre ! Eh bien ! un rayon de soleil — pas trop chaud, cependant, — et tout est oublié ! Quelle admirable chose qu'une troupe française !

Le général crut devoir, à cette date du 6, et au milieu du désordre des éléments, adresser à sa colonne un ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats !

« Nous quittons les montagnes du Djebel-'l-Amour, où votre présence avait pour but d'attirer à vous une bonne partie des ennemis qui étaient en face du général Deligny. Vous n'eûtes qu'à paraître, et tout le Djebel-'l-Amour et trois tribus du cercle de Géryville sont venus se mettre à votre discrétion.

« Vous n'avez pas eu encore de combats à soutenir ou à livrer ; mais, quand on a surtout en vue le bien général, on peut être bien fier déjà d'avoir obtenu, par sa seule présence, les résultats que je vous signale.

« Ne croyez pas cependant votre tâche terminée ; il nous reste

encore beaucoup à faire ; mais ce sera ailleurs que dans ce pays de feu.

« Au bivouac des Ghemantha, le 6 juin 1864.

« *Le Général de division commandant la colonne  
expéditionnaire du Sud,*

« Signé : YUSUF. »

En effet, la colonne quittait son affreux bivouac des Ghemantha le lendemain, 7 juin, à quatre heures du matin, et à la grande satisfaction de tout le monde. Nous passons sous le ksar de Tadjmout ; le général avait réglé, à son camp des Ghemantha, les affaires relatives à la population de cette localité qui, à plusieurs reprises, avait donné des preuves non équivoques du mauvais esprit dont elle était animée. A dix heures, la colonne prenait son bivouac à Aïn-el-Milok, au pied de la face sud de cette grande forteresse naturelle, fortification étrange que nous avons décrite dans le courant de ce récit.

L'Aïn-el-Milok est à peu de distance de la corne sud-ouest du Djebel-el-Milok ; cette fontaine sourd au pied d'une échancrure de la montagne ; il y a là quelques palmiers qui sont d'un très-bon effet. Les flancs du Milok sont formés de rochers taillés à pic ; une corniche court au sommet de cette muraille, et se crenelle d'embrasures qui semblent dues à la main de l'homme ; la régularité presque parfaite de ce gigantesque bordj complète encore cette illusion.

Le Djebel-el-Milok nous paraît être de même nature que ces *gour* (1) qu'on rencontre si fréquemment dans notre extrême Sahara. L'origine du Milok s'expliquerait alors par un affaissement qui se serait opéré autour de lui et qui n'aurait laissé debout que la portion rocheuse constituant sa charpente, son squelette.

Le 8 juin, nous quitions Aïn-el-Milok, et prenions une direc-

---

(1) *Gour* (singulier *gara*), espèce de mamelons à squelette rocheux, qui se dressent à pic dans les plaines sabriennes à une hauteur qui atteint quelquefois 50 mètres, et qui se terminent par une large plateforme.

tion sud-ouest. Nous ne tardions pas à tomber dans le lit sablonneux et desséché de l'ouad Mzi.

Nous rencontrions en ce point le commandant supérieur du cercle de Laghouath, le chef de bataillon Thomassin, qui, suivi de quelques officiers de cette garnison, venait au-devant du général.

Nous étions bientôt dans ces immenses amas de sable que viennent jeter les vents du sud-ouest contre la chaîne rocheuse qui couvre Laghouath au nord-ouest. La colonne soulevait devant elle des myriades de sauterelles dont les ailes d'argent brillaient sous les rayons du soleil. En un mois, ces acridiens avaient atteint toute leur force, et ils se précipitaient d'instinct là où il y avait à ravager ; ils allaient passer le col et se jeter sur les jardins de Laghouath. Nous les y retrouvions deux jours après, faisant table rase de tout ce qu'il y avait de verdure autour de la ville.

La colonne traverse le col, et Laghouath apparaît à ses regards comme un splendide décor de théâtre peint sur une toile bleu-de-ciel. Il est difficile de jouir d'un effet plus merveilleux que celui que présente Laghouath quand on vient de l'ouest ; la verdure de ses palmiers rafraîchit l'œil et le console de la désolante monochromie du désert. Nous dressons nos tentes sur notre ancien emplacement, — celui du marché, — au bout de l'avenue Cassaigne.

Le lendemain, 9 juin, le général donnait connaissance à sa colonne de la lettre suivante :

« Le général est fier et heureux de porter à la connaissance de ses soldats les félicitations qui lui parviennent sur les résultats qu'ils ont obtenus.

« Le Ministre écrit à M. le Sous-Gouverneur, à la date du 6 juin :

« J'attendais avec impatience, et j'ai appris avec grand plaisir l'heureux résultat de l'expédition tentée par le général Yusuf contre les tribus insurgées du Djebel-'l-Amour.

« C'est un coup de main hardi qui aurait pu rencontrer de sérieuses difficultés, et dont les conséquences doivent être

importantes au point de vue de l'ordre et de l'obéissance à rétablir.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur la dépêche du général Yusuf, et Sa Majesté m'a chargé de lui faire parvenir l'expression de sa satisfaction de ce succès obtenu.

« Le Sous-Gouverneur ajoute qu'il est heureux de transmettre ces nouvelles au général, pour lui et ses excellents soldats.

« Au bivouac, sous Laghouath, le 9 juin 1864.

« *Le général de division commandant la colonne  
expéditionnaire du Sud,*

« Signé : YUSUF. »

Il est inutile de dire combien cette lettre rendit heureuses les troupes de la colonne du Sud ; elles qui n'avaient que souffert, — elles n'étaient pas encore au bout, — et qui reparaissaient devant Laghouath presque honteuses de n'avoir pas trouvé l'occasion d'envoyer une balle à l'ennemi ! elles qui croyaient que toutes les misères qu'elles avaient éprouvées ne valaient pas la peine d'en parler ! et, pourtant, voilà le Ministre de la Guerre — un Africain, — qui, appréciant mieux qu'elles, sans doute, les services de la colonne, lui fait bienveillamment connaître qu'il a appris avec grand plaisir l'heureux résultat du coup de main tenté sur les tribus insurgées du Djebel-'l-Amour !

Qu'on juge de la joie de nos excellents troupiers, eux qui, parce qu'ils opéraient dans le désert, au fin fond du Sud, se croyaient oubliés, et qui apprennent qu'ils sont l'objet, au contraire, de la sollicitude du Ministre ! On suit leurs travaux avec intérêt, et l'on en attend avec impatience les résultats. Ce précieux témoignage, d'autant plus flatteur qu'il émane de plus haut, est pour la colonne une première récompense et un encouragement.

Le général règle, pendant la journée des 9 et 10 juin, les affaires de Laghouath.

Une distribution de mille moutons de razzia est faite à la colonne. Ce genre d'alimentation n'est pas précisément inconnu à nos soldats ; c'est la viande du Sud par excellence, presque la seule, à moins qu'on ne traîne derrière soi quelques spécimens de la race bovine. On pense bien que de longues marches et le

manque de fourrages ne suffisent pas pour les engraisser, et le patriarche Joseph aurait eu besoin de faire un songe bien invraisemblable pour voir, parmi les ruminants de nos troupeaux, les sept vaches grasses qui lui pronostiquaient sept années d'abondance. Néanmoins, le mouton de razzia fait toujours plaisir; mais il est supposable que c'est précisément parce qu'il a été razé.

## VI

La colonne quitte le bivouac de Laghouath, le 11 juin, pour remonter vers le nord, et régler, en marchant, les affaires des Oulad-Nâil; elle va poser son camp à Sidi-Makhlouf, près du caravansérail.

L'expédition d'El-Maïa a été fatale à un grand nombre de chevaux; quelques-uns sont fourbus, et on a été obligé de les abandonner en plein désert; d'autres sont morts, et leurs corps, fouillés à fond par les oiseaux de proie, jalonnent notre route.

Le 10 juin, le général Deligny quittait Géryville pour se porter sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, la ville sainte du Sud et le berceau de la famille de l'agitateur Mohammed-ben-Hamza. Les tribus insurgées, manquant d'eau et de vivres et accablées de misère, fuient devant le commandant de la division d'Oran.

Le général Martineau s'est établi à Bou-Chethouth pour barrer la route du Sud aux tribus des Hauts-Plateaux.

L'insurrection est râlante dans la province d'Oran: elle se traîne misérable et affamée sur les r'dir desséchés de l'ouad Zergoun, et sur les puits ensablés du Sud moyen. Il ne reste plus qu'à maintenir cette situation pour mettre la rebellion aux abois.

Le 12 juin, la colonne quittait son bivouac de Sidi-Makhlouf, et filait dans une direction ouest, à travers une plaine ondulée de mamelons rocheux; elle atteignait de bonne heure l'ouad Tadzmit, qu'elle coupait par un marécage couvert de luxuriants fourrages, en laissant sur sa gauche la ferme-bergerie qui a pris le nom de cet Ouad. La colonne allait dresser ses tentes à quelques centaines de mètres de la rivière, sur un immense plateau sablonneux tapissé de chih.

Dans la journée, l'affreux *guebli* (vent du sud) qui semblait nous poursuivre, se mettait encore à souffler effroyablement en soulevant autour de nous des sables brûlants : on ne sait où se réfugier pour s'en abriter. Les tentes, tourmentées, grondent et bourdonnent furieuses ; elles veulent résister à la tempête ; mais, patatra ! malgré l'effort suprême de leurs habitants, elles sont terrassées, et leur contenu mord la poussière avec elles.

Nous sommes sur le pays des Oulad-Naïl, et, à chaque bivouac, le général règle les affaires des fractions de cette tribu dont nous traversons le territoire. Aujourd'hui que l'insurrection est à bout de forces et qu'il paraît à peu près démontré que ce n'est pas encore cette fois que nous serons jetés à la mer, les dévouements — qui avaient fait le plongeon, — reviennent sur l'eau, les douteux sont zélés, les compromis sont plus qu'obsequieux ; les offres de service dépassent de beaucoup nos exigences ; les salamaleks pleuvent drus comme grêle ; les sourires sont pleins de câlinerie ; la flatterie est pyramidale, immense : le dernier soldat du Train est traité de monseigneur ; le caporal est un sultan ; il y a des baisers pour tout le monde, et de la tête aux pieds. Bien ! bien ! nous connaissons cela, braves gens ! ce sont tout simplement des démonstrations dont le succès a changé l'adresse, et nous savons d'expérience qu'avant de chercher à nous faire aimer de vous, — et nous en sommes vraiment trop préoccupés, — il faut d'abord nous en faire craindre. Ce n'est pas tout que de vous montrer le bras ; il faut aussi et surtout vous le faire sentir.

Le 13, nous quittons le bivouac de Tadzmit. La marche se continue dans l'ouest sur un grand plateau sablonneux couvert alternativement de *chih* et de *halfa*. Nous tombons enfin sur l'ouad El-Fekairin, que nous traversons. Nous dressons nos tentes sur les bords de la rivière.

L'ouad El-Fekairin a des r'dir magnifiques qui conservent de l'eau toute l'année. Il y a là, dans le lit de la rivière, un ressaut rocheux formé de blocs énormes dont la cassure a dû être amenée par quelque grande commotion terrestre. Les eaux des r'dir sont légèrement saumâtres ; mais on trouve deux ou trois petites

sources sur les bords de l'ouad qui en fournissent de potable, en petite quantité cependant.

Le *guebli* n'a pas cessé ; c'est toujours vers deux heures de l'après-midi qu'il s'élève et prend son maximum d'intensité.

El-Fekairin est un campement des Oulad-Näil ; on y remarque un grand nombre de silos comblés, et quelques tombes bossuant le sol sur un petit promontoire au-dessus de l'ouad.

Nous quittons El-Fekairin, le 14, en prenant une direction nord-ouest ; le ciel s'est grisonné et le froid est extrêmement vif. Hier, on fondait au soleil ; aujourd'hui, on est solidifié et rigidifié à se casser comme du verre.

La colonne rencontre à chaque pas des champs d'orge et de blé ; ces céréales sont courtes de paille et un peu maigres ; mais elles n'en sont pas moins la preuve que, si cette partie du Sud est sans avenir pour la colonisation, les Sahriens peuvent néanmoins y trouver des ressources qui, dans un avenir prochain, peut-être, leur permettront de se passer du Tell, et alors le dicton suivant, que nous avons déjà cité, ne sera plus une vérité : « *Celui-là est notre père qui est le maître de notre mère, et notre mère est le Tell ;* » car la mère des Sahriens, si l'on continue à les pousser vers l'agriculture, ne sera plus le Tell. Nous pensons qu'il n'est pas d'une sage politique de chercher à mettre le Sahara dans le cas de se suffire à lui-même ; agir ainsi, c'est l'éloigner de nous, l'affranchir de la dépendance du ventre, et lui permettre, par suite, de se soulever et de pouvoir tenir longtemps la campagne avec ses propres ressources.

Ces cultures, faites sur une très-grande échelle dans le pays des Oulad-Näil, témoignent que l'insurrection a été spontanée, et qu'elle n'était pas prévue encore au moment des semailles ; car, autrement, les Oulad-Näil auraient préféré garder leurs grains dans leurs silos que de les confier à la terre.

Un goum des Oulad-Näil vient saluer le général de sa *tharaka* (fusillade) de bienvenue ; un *âththouch* (palanquin), renfermant sans doute la femme d'un des principaux cavaliers du goum, se tient gravement derrière la *fantazia* comme un paon gigantesque qui ferait la roue.

Le fond du tableau est marqué par une chaîne de montagnes

qui paraît barrer notre direction ; une tache blanchâtre se montre vaguement à mi-côte du versant sud-est de cette chaîne : c'est Ksar-Znina qui, du point où nous sommes, semble s'adosser au Djebel-Serdoun.

Nous laissons sur notre gauche le chemin de Sidi-Bou-Zid, ksar situé à la pointe nord-est du Djebel-'l-Amour.

Nous approchons de Znina qui, à quelque distance, semble un amas de constructions éboulées ; à la droite du ksar, une koubba renfermant les restes mortels de Sidi Mahammed-ben-Salah, s'élève sur un mamelon pierreux, dénudé et de nuance jaun-sale. La coupole de cette chapelle funéraire affecte la forme d'un *mdhol* (1) gigantesque.

Nous laissons le ksar à notre gauche, et nous allons dresser nos tentes dans un bas-fond sablonneux qui, pendant l'hiver, doit former un marécage. Aujourd'hui, il est complètement à sec, et son fond est tapissé de quelque végétation.

Le ksar des Znina est bâti sur la corne Est d'une croupe rocheuse avec laquelle il semble se confondre. Son mur d'enceinte, qui est très-bon et convenablement crénelé, paraît d'origine récente, du moins sur les faces nord et ouest ; des maisons ruinées, qui ont dû autrefois être renfermées dans les murailles ceignant le ksar, en ont été rejetées définitivement. Ce fut, sans doute, pour n'avoir pas à les relever.

Le ksar n'a qu'une porte ; elle donne accès sur une place où viennent s'amorcer les rues principales.

Les maisons ont un aspect misérable ; elles s'étagent sur les flancs du mamelon qui sert d'assiette au ksar.

Les jardins sont situés au pied du mamelon qui porte cette bourgade : on y trouve l'abricotier, le grenadier et tous les arbres fruitiers des régions voisines du Djebel-'l-Amour. Deux sources principales les irriguent, et vont former, faute d'écoulement, des marais qui doivent ne rien ajouter à la salubrité du ksar. Ces jardins sont clos de murs faits de briques séchées au soleil.

---

(1) Le *mdhol* (de *dhol*, ombre) est un chapeau de haute forme, à larges bords, que portent les Sabriens. La plupart des officiers des colonnes du Sud ont adopté ce chapeau, qui a le défaut d'être trop pesant et fort incommode.

Les Znina sont marabouts ; cette qualité n'en fait pas cependant tout-à-fait des saints, au contraire. On dit — leurs ennemis, sans doute, — qu'ils pratiquent avec une grande habileté le vol et le recel. Il paraîtrait que, lorsque l'âge a privé le Znini des facultés qu'exige l'honorable profession de voleur, il devient tout naturellement recéleur : c'est une sorte de position de retraite. A part cela, on n'a rien à reprocher aux gens de Ksar-Znina ; ils passent même pour des musulmans d'une qualité supérieure, et, de tous les points du Djebel-'l-Amour, on vient demander leurs prières et prier chez eux. Leurs voisins, les gens de Sidi-Bou-Zid, bien que marabouts comme eux, ne peuvent cependant se lasser d'entendre leur parole et leurs pieux conseils. Espérons pourtant qu'à l'heure de la mort, les Znina mettent de l'eau dans leur vin et qu'ils se repentent d'avoir pris le bien d'autrui ; car il nous serait trop pénible de croire ces saints marabouts exclus du paradis de Mahomet, et voués fatalement aux désagréments de la haute température et des autres incommodités du *Djehennem* (enfer).

Il semble que Ksar-Znina et son territoire aient été foudroyés par une pluie de pierres ; on se demande d'où peut bien provenir cette profusion de moellons qui inondent le sol à ne savoir où poser le pied.

Les environs de Ksar-Znina sont énormément fréquentés par les coprophages-atheucus, ces scarabées travailleurs, si vénérés des anciens Égyptiens, et qui, avec la patience de Sisyphe, roulent incessamment leur boule d'approvisionnements. Jamais nous nous n'en avons tant vu qu'en ce point ; à chaque instant, nous nous rencontrons nez à nez avec ces étourdis coléoptères qui venaient nous heurter en bourdonnant.

Nous faisons séjour le 15 dans notre camp sous Ksar-Znina, et nous en partions le 16 pour aller coucher à El-Ar'ziz, à moitié chemin de Ksar-Charef. Le pays que nous parcourons présente de belles vallées couvertes de riches céréales que, malgré toutes les précautions, nous piétinons un peu ; mais il y en a tant, et les espacesensemencés sont si considérables, qu'il nous est de toute impossibilité, à moins de faire de grands détours, de respecter autant que nous l'aurions voulu cette Mtidja des Oulad-

Nâil. Ces terres sont parfaitement défrichées, et on n'y a laissé que quelques bouquets de jujubiers sauvages trop difficiles, sans doute, à extraire ou à déraciner.

• Nous posons notre camp sur les bords de l'ouad El-Ar'ziz, dans un terrain couvert de halfa. Le pays est très-beau : les montagnes qui entourent notre bivouac sont boisées de genévriers et de térébinthes ; cette dernière essence est très-commune dans le lit de l'ouad. El-Ar'ziz paraît être le pays des tourterelles. Les officiers chasseurs en font un grand massacre.

Le général a convoqué à son camp d'El-Ar'ziz les chefs de la tribu des Oulad-Nâil ; c'est là qu'il doit leur faire connaître le chiffre des amendes auxquelles il a coté les lenteurs, le mauvais vouloir, les désobéissances de leurs administrés. Le bach-agsid Cherif-bel-Harch est là, dans son bernous noir, le regard profond : un ascète enté sur un homme de poudre. Sa parole est grave, sa contenance recueillie, son attitude digne. Sa position a été difficile dans ces derniers temps ; il sentait que la fidélité des Oulad-Nâil ne tenait qu'à un fil, et qu'il ne les avait pas dans la main. D'un autre côté, il était tour-à-tour sollicité et menacé par le marabouth qui désirait ardemment donner à sa cause un homme de la valeur et de l'importance de sid Cherif-bel-Harch. Maniant, — comme tous les Arabes — assez habilement la diplomatie, le bach-agsid, très-sage et très-clairvoyant du reste, a su maintenir sa tribu et l'empêcher d'aller porter au marabouth rebelle le puissant appoint de ses cavaliers et de ses armes.

Nous aurons, dans la seconde partie de cet ouvrage, — qui sera l'historique de la seconde phase de l'insurrection, — à parler plus longuement d'un homme qui nous a servis fidèlement et qui est mort en défendant notre cause.

Parmi ces kaïds des Oulad-Nâil, il en est un qui a les oreilles coupées. C'est en 1852, croyons-nous, que cet *accident* lui serait arrivé : tombé entre les mains de nos spahis à la suite d'un coup de main, on l'aurait privé, à cette occasion, de ses pavillons auriculaires. Il faut dire qu'à cette époque, les oreilles se payaient jusqu'à deux douros la paire. Avant qu'on eût introduit dans les mœurs de nos cavaliers indigènes cette méthode aussi humanitaire que commode — pour l'opérateur — de payer les

oreilles, on ne primait que les têtes : c'était peut-être trop radical ; mais on ne peut nier cependant que ce ne fût une garantie sérieuse pour ne plus retrouver dans les rangs opposés l'ennemi qui avait subi cette opération. On imagina donc de transporter la prime des têtes sur leurs accessoires, les oreilles, et tout le monde fut satisfait. Ce kaïd *désoreillé* est aujourd'hui, dit-on, l'un de nos plus fidèles serviteurs, ce qui tendrait à prouver que la méthode avait du bon.

Une dépêche télégraphique nous apprenait que le Sous-Gouverneur était arrivé le 15 à Ammi-Mouça, en même temps que les colonnes Liébert et Lapasset, et qu'à la suite de combats livrés par ces deux colonnes, les rebelles avaient été battus avec des pertes considérables. La dépêche ajoutait que quelques tribus demandaient à se soumettre.

Une autre dépêche nous donnait des nouvelles du général Deligny. Cet officier général, bien approvisionné en vivres et en munitions, était parti le 10 de Géryville avec 3,000 bayonnettes, 400 sabres et 6 obusiers, et marchait sur El-Abiodh-Sidi-Ech-Chikh, où il était en mesure, affirmait-il, d'infliger un terrible châtiment aux rebelles près des tombeaux de leurs marabouts les plus vénérés.

Le 11 juin, les goums du général Deligny, appuyés par sa cavalerie régulière, avaient fait des prises assez importantes sur les Harar qui se trouvaient devant lui avec le marabout, près des ksour des Arbâouat.

A la date du 3 juin, le général Martineau, campé à Si-Bou-Azza, faisait connaître que la plus grande tranquillité régnait entre Tiaret et Frennda, et que les douars qui environnaient son camp faisaient paisiblement leurs moissons.

« En résumé, ajoutait la dépêche télégraphique, la situation générale devient bonne, et tout marche rapidement vers un dénouement prochain. »

Le 17 juin, la colonne quittait son bivouac de l'ouad El-Ar'ziz à la lueur des touffes de halfa, et longeait, en appuyant légèrement dans la plaine, les contre-forts du djebel Ez-Zabech. Le terrain parcouru est couvert d'une halfa luxuriante émaillée de bouquets de romarin en fleurs. A chaque pas, un lièvre, surpris

au saut du terrier, quitte imprudemment son gîte : immédiatement, les bâtons des sokkhara volent en sifflant, la poudre parle, les chiens donnent de la voix, les fantassins se précipitent par compagnies sur le malheureux membre de la famille des léporidés : c'est un pêle-mêle de bras qui se tendent, de fusils qui se heurtent, de chiens qui pénètrent comme un coin dans la foule, de bâtons et d'armes qui frappent ; eh bien ! malgré ce redoutable déploiement de forces, le lièvre en est quelquefois quitte pour la peur et un peu de poil de moins, et cela prouve que la victoire n'est pas toujours pour les gros bataillons ; mais souvent aussi, l'infortuné rongeur, saisi par dix mains et par dix gueules à la fois, n'est bientôt plus qu'une chose informe, un gâchis de chairs palpitantes dont les conquérants se partagent les lambeaux saignants.

Devant nous, au nord, la sebkha du Zar'ez se déploie de l'est à l'ouest comme un immense lingot d'or.

Nous sommes à hauteur d'un ksar de bonne apparence juché, à notre droite, sur le bord d'un plateau rocheux. C'est le Ksar-Charef. Les difficultés du terrain ne permettent pas, sans doute, de l'aborder de front ; car nous le dépassons et nous le tournons par le nord.

La population du ksar est venue au-devant du général ; elle prouve son allégresse par une fusillade qui nous paraît très-maigre et mal nourrie.

Nous gravissons un plateau dénudé et à tons jaunâtres, puis, laissant les jardins sur notre droite, nous allons dresser nos tentes sur un vaste emplacement rocailleux dans lequel les piquets ne mordent que difficilement.

Le Ksar-Charef, placé en phare sur l'extrémité d'un contre-fort du djebel Ez-Zabech, présente de loin l'aspect d'une bourgade biblique : ses maisons s'échelonnent avec une certaine grâce sur un rameau ondulé de la montagne ; elles n'ont point ce ton gris-sale de celles des autres ksour ; elles sont blanches, au contraire, — toujours de loin, — comme la koubba d'un saint qu'on ne néglige pas ; et quand le chaud soleil du Sud vient inonder de ses rayons d'or les murs et les terrasses du ksar, c'est alors de la féerie, de l'éblouissement, et l'on se dit : « Ce n'est pas là l'œuvre de l'homme ; les génies ont dû y mettre la main. »

La situation de Charef est délicieuse. Les hauteurs boisées qui servent de fond au tableau repoussent merveilleusement l'ensemble du ksar, et contribuent puissamment à en faire ressortir toutes les ravissantes beautés. Charef, quand le soleil se couche, c'est un rubis noyé dans un bain d'or. C'est splendide, magique !

Mais gardons-nous bien d'approcher de ces splendeurs ; car, alors, l'illusion n'est plus possible : la dorure s'éraïlle et tombe, et il ne reste plus qu'un affreux amas de ruines à tons crayeux, des brèches béantes, des terrasses effondrées, des poutrelles tendant leurs grands bras pour chercher un point d'appui, des huttes sans portes, des murs émiettés, des silos ensablés au milieu des rues, des détritits séculaires dans des cours abandonnées : Charef n'est plus qu'un sépulcre. Parfois, une ombre, — une femme, peut-être, — elle se retourne ; c'est une femme : déhanchement ignoble, souvenir d'une coquetterie immonde, paupières koheulisées à l'excès ; — est-ce le résultat du sulfure d'antimoine ou des coups de poing de son seigneur et maître ? — linges effilochés, maculés d'impuretés ; jambes bouffies et à cannelures flasques et tremblotantes comme de la gélatine ; charmes flétris et plongeants : c'est décidément une femme, et une Naïlia, qui plus est, le parangon de la beauté saharienne, l'une de ces houris de la terre que le Prophète a détachées ici-bas pour donner aux Croyants un avant-goût des voluptés qui les attendent là-haut. Parfois, disons-nous, une femme traverse rapidement la rue et va se terrer, comme un rat surpris en flagrant délit d'indécatesse, dans une de ces huttes ruinées qu'on ne supposerait pas pouvoir être habitées.

Autrefois, Charef, qui a une cinquantaine de mesures, était habité par une population d'assez mauvaise réputation ; elle volait volontiers à ses moments perdus, — elle en avait beaucoup, — et cela, malgré les reproches incessants que lui faisaient ses marabouts, lesquels, pour atténuer un peu l'effet agaçant de leur morale, consentaient paternellement à partager avec leurs ouailles le résultat de leurs opérations de petite guerre. Plus tard, les gens de Charef, pris de l'esprit de vagabondage et dégoûtés d'habiter des maisons qu'il aurait toujours fallu réparer s'ils eussent tenu à ce qu'elles fussent habitables, se décidèrent

à mettre la clef sous la porte, et à filer avec leurs troupeaux, posant leurs tentes ici aujourd'hui, et demain ailleurs. Une dizaine de familles restèrent dans le ksar, pour garder sans doute les approvisionnements de grains des fractions des Oulad-Nâïl qui y avaient leurs silos.

Bien qu'ils n'habitent pas le ksar, les nomades de Charef y entretiennent cependant leurs jardins. On trouve, dans ces vergers, des figuiers, des abricotiers, des pruniers et des grenadiers, et cette verdure égale les abords blanc-sale de la bourgade.

Charef a des eaux superbes : une délicieuse source, située au-dessus des jardins, répand son cristal liquide sur un fond d'argent, et, — chose rare dans le Sud, — ces eaux sont excellentes et dépourvues de ces sels qui amènent tant de désagréments dans l'économie animale des amateurs de ce liquide.

Un petit ouad, dont le lit contient quelques sources, descend du massif du Zabech, contourne le ksar, et va se perdre dans les sables sans pouvoir arriver jusqu'au Zar'ez.

Le général continue, pendant les journées des 18 et 19 juin, le règlement des affaires des Oulad-Nâïl.

Le 20, la colonne quittait, avant le jour, le bivouac de Charef, et prenait sa direction sur le Zar'ez de l'ouest. Le terrain, difficile et rugueux sur les dernières pentes du Zabech, n'est plus dans le bas qu'une immense plaine couverte d'une halfa magnifique où s'abritent de nombreux lièvres : c'est une fusillade continue sur les flancs de la colonne.

Le soleil ne nous ménage pas ; nous sommes littéralement au bain-marie ; les fantassins égouttent comme des éponges exprimées. Ils ont bien de l'eau — et de l'eau de Charef, s'il vous plaît, — dans leurs bidons pour étancher leur soif ; mais elle est bouillante, et, par conséquent, peu propre à l'extinction de leurs gosiers en feu. Encore quelques heures, et nous arriverons à une source qu'un détachement d'infanterie, sous les ordres d'un capitaine du génie, a eu hier pour mission d'aller déblayer.

Une grande bande de nuance paille se dessine au loin perpendiculairement à notre direction. C'est le bourrelet de sable de Zebaret-el-Fatha, la lèvres méridionale du Zar'ez de l'Ouest. Nous dépassons cette ligne de sable, et un spectacle

aussi magique que plein de fraîcheur s'offre aux regards de nos soldats et remplit d'espoir leurs larynx desséchés : un immense lac aux eaux argentées se déploie devant eux de l'est à l'ouest, et renvoie effrontément au soleil les rayons dardants dont il semble le frapper. « Comme il va faire bon, se disent nos troupiers, de piquer une tête là-dedans !... Qui est-ce qui disait donc qu'il n'y avait pas d'eau dans le désert ?... J'espère qu'en voilà assez. » Et les malheureux hâtaient le pas pour se faire quelques instants plus tôt une baignoire de ce beau lac. La chaîne de l'Oukat semble se mirer dans cette glace gigantesque, qui ne paraît avoir été placée là, du reste, que pour servir de Psyché à Phoebus.

Cependant, plus nos soldats approchent du Zar'ez, plus le doute pénètre dans leurs âmes. Est-ce bien de l'eau que contient ce lac ? Les arbustes qui croissent sur ses rives se réfléchissent pourtant bien sur sa surface. La colonne descend toujours ; elle atteint une sorte de *daya* (bas-fond) tigrée de rares touffes de joncs, et où viennent se perdre les eaux de quelques ravins ayant leurs têtes dans la montagne ; elle touche au lac : déception, et amère surtout ! les belles eaux du lac sont remplacées par une couche de sel qui en recouvre toute la surface. La colonne avait été le jouet du mirage. Il nous reste, heureusement, sur les bords de la Sebka, la source de Hamiat-el-R'arbia, que le détachement parti hier a dû déblayer ce matin. Déception nouvelle ! ce travail dans une vase infecte, à exhalaisons sulfureuses, a enfiévré les travailleurs, ainsi que le capitaine qui les dirigeait, et, pour comble de malheur, l'eau de cette source n'est pas potable.

La colonne pose néanmoins son camp sur les bords du lac ; mais les travaux de la source ayant empesté l'air aux alentours, le général a décidé que la colonne abattrait ses tentes à cinq heures pour aller coucher plus loin, sur un bivouac sans eau. Cette décision est accueillie avec grand plaisir.

La sebka (lac salé) du Zar'ez occidental n'a pas moins de 35 à 40 kilomètres de longueur sur une largeur moyenne de 6 ou 7 kilomètres ; sa plus petite largeur, au Mokta-Djedian, est de 4 kilomètres environ. Sur les bords internes du lac, on rencontre trois sources d'eau potable, mais chaude, ainsi que

l'indique le mot *hamia*, qualification sous laquelle elles sont désignées.

Au moment de notre passage, le Zar'ez est entièrement recouvert d'une couche de sel solidifié, d'une épaisseur de deux ou trois millimètres; son fond, sous la couche de sel, est formé d'une vase noirâtre. Le pied laisse son empreinte sur la surface du lac, comme lorsqu'on marche sur la neige en temps de dégel. La sebkha a ses gués, ses points de passage; ils sont facilement reconnaissables aux traces qu'y laissent ceux qui les traversent. D'après les calculs du général Marey, la couche de sel solidifié représentant celui de l'eau de mer du bassin du Zar'ez, pourrait avoir 25 lieues carrées de base et 200 mètres de hauteur.

La chaleur est insupportable; le sol, formé d'ondulations de sable piquetées de joncs rabougris, est brûlant aux pieds; nous sommes au four; pas un brin d'air; on ne sait où se mettre; on étouffe. Il ne faut pas penser à faire la sieste, la tente est inhabitable, même retroussée de toutes parts comme une bergère de Watteau; on pourrait être entraîné pendant le sommeil par l'ouad de sueurs que produit la position horizontale. Heureusement que nous n'avons plus que cinq heures à attendre dans cette éternelle situation. Pour comble de maux, nous sommes sur les débris d'un campement de la colonne Liébert. Ils en avaient mangé, du mouton! ce ne sont qu'abatis, que têtes, qu'intestins, etc. Enfin!

Mais Dieu soit loué! il est trois heures et demie; le *commodore* Rose (un brave capitaine du 8<sup>e</sup> de ligne), chargé de la *flotte* des équipages d'eau, a donné le signal du départ à ses sokhkhara, et les chameaux, chargés d'outres et de tonnelets, prennent leur direction sur le nouveau bivouac.

A cinq heures, nous en faisons autant. Nous sortons du lac par une daya desséchée et quadrillée en mosaïque par le soleil. Nous trouvons bientôt une belle route sur laquelle nous nous engageons, et, vers neuf heures du soir, nous dressons nos tentes, à la lueur de la halfa, auprès de quelques vieux térébinthes.

Le lendemain, 21 juin, la colonne reprend la route qu'elle a suivie la veille, et pique dans le nord-ouest sur un large plateau

rocailleux, à végétation maigre et rabougrie, où le chih domine ; on rencontre çà et là des bouquets de *sedeur* (jujubiers sauvages) et quelques térébinthes. Nous trouvons des fumées indiquant le passage des fauves (1) gazelles ; les troupiers se précipitent sur les produits parfumés de ce type de toutes les beautés de la femme, du moins, selon les poètes orientaux. En effet, nous sommes croisés par un de ces ruminants à cornes creuses, — nous parlons des gazelles. — Bou-Diça lui donne la chasse, et, en quelques minutes, chasseur et chassée ont disparu derrière un pli de terrain. Nous plaignons la gazelle ; car elle a affaire à un rude poursuivant.

Devant nous se dressent déjà les collines jaunâtres qui bordent l'ouad El-Beïdha, devenu plus bas l'ouad Tagguin ; la colonne traverse des marécages à sec en ce moment et saupoudrés d'efflorescences salines. Un peu plus loin, nous trouvons des débris de cantines, des lambeaux de drap rouge, puis, à quelque distance l'une de l'autre, deux têtes d'hommes, — de Français, — calcinées, parcheminées par le soleil. C'est hideux ! Nous les emportons pour leur donner la sépulture. Nous sommes près de Feïdh-Hallouf, sur le lieu du combat où, le 16 avril, le lieutenant Ahmed-ben-Rouïlah et la moitié de son peloton tombèrent sous les balles des Oulad-Chaïb.

C. TRUMELET.

(A suivre.)




---

(1) Il est très-remarquable que la robe des animaux du désert n'a jamais de couleurs vives ; tous sont à pelages gris, jaune-pâle ou blanc-jaunâtre, nuances rappelant les teintes du sol sur lequel ils vivent. La même remarque s'applique aux oiseaux, aux reptiles et à la plupart des insectes : c'est là, du reste, leur sauvegarde contre les animaux qui les chassent et qui s'en nourrissent.